

PREFACE A JIHAD

L'art de Nicolas Deloffre est celui de la syncope expressive. Il s'attache toujours à mettre en conflit la signification de ses phrases avec leur accent rythmique, technique qui le place déjà au-dessus des usuels chanteurs de rap dont le flow saccadé ne sert qu'à exprimer des sentiments également heurtés et néo-bestiaux. Deloffre, lui, sait exactement ce qu'il veut : parvenir à la contemplation de Dieu par la simplicité des choses et la perfection de la nature, et il l'exprime en faisant s'entrechoquer des signes musicaux ostensiblement hachurés de chocs ternaires en noir et blanc, comme dans une gravure de Gustave Doré. Son vœu est de propager la droiture mentale, éthique et religieuse tout en utilisant une langue issue, non pas de la rue, mais des bas-côtés de celle-ci, ces fameux ruisseaux déliquescents où l'on peut parfois trouver au petit matin des cadavres de poètes aristocrates.

Ezra Pound aurait aimé la structure narrative et la prosodie rythmique de la chanson « Abdullah » de Nikemsi, car ce hip hop (comme celui de Cyril, le personnage principal de ce roman) est *celui de l'élite* (notion fondamentale entre toutes). Vous pensez que je place la barre trop haute ? Pound, ce grand ésotériste révolutionnaire amoureux du Nô et des troubadours médiévaux, fut le seul américain de tous les temps à apprendre la langue provençale, niée en France même depuis plus de mille ans et raturée par cette absurde langue d'oïl bâtie par les fonctionnaires orléanais. Je suis persuadé que lorsqu'il déclamaient des vers d'Arnaut Daniel en occitan, Pound était pris pour un plouc de manière infiniment plus méprisante par les Parisiens que par les mormons de l'Idaho. « La froideur de l'hexagone » telle que l'a ressentie Nikemsi dans les Hauts-de-Seine est une constante ontologique de ce pays, desséché depuis les origines par la mainmise castratrice et centripète des Francs. Les Gaulois sont les premiers indigènes, non pas de la République, mais de la France qui n'a pas attendu longtemps pour trahir le Nouveau Testament, exactement de la même manière qu'Israël a trahi l'Ancien.

Le roman de Nicolas Deloffre est le cri de révolte d'un indigène, spirituellement *gaulois* car métaphysiquement *anti-français*. Retrouver les splendeurs de la Gaule, c'est célébrer les saveurs du *mixeur de la France* comme dit Cyril. Ce roman est un livre de combat et de propagande, au sens noble du terme : il se met délibérément au service de ce qui doit être propagé : la justice, la pureté, l'amour, le désintéressement, la discipline, la prière, la lumière et le sens du sacrifice. Tout comme le rap de Deloffre, l'écriture de son roman est affirmative et pas revendicatrice. Ceux qui s'arrêteront aux incorrections du style pour ne pas voir la richesse de la spiritualité, sont les mêmes que ceux qui se bloquent naguère face aux brutalités jaculatoires des écrivains de race pour préserver leur identité politique et culturelle de bourgeois installés. Cyril aime la diversité et le métissage biologique vus dans le métro parisien, et n'aime pas le métissage culturel ? Lisez les pages de Léon Daudet, ce grand royaliste catholique, lorsqu'il célébrait de même manière l'écharpe multicolore de la foule de la Canebière : « Plus encore que la rue de Paris, la rue de Marseille est, pour le badaud, une vaste expérience, marchée et pressée, de psychologie diffuse, une pluie de concordances héréditaires, une moisson d'observations chatoyantes et fécondes à leur tour ». Si la souffrance est un cadeau pour Cyril, Léon Bloy écrivait que c'était la seule trace encore visible du Paradis terrestre. Quant à sa description de l'homme moyen non-religieux « sous prétexte que les Romains ont falsifié la Bible et les Babyloniens, la Thora », il faudrait être de mauvaise foi pour ne pas lui trouver quelques accents bermanosiens... Et il serait presque malsain, pour moi, d'insister sur l'imprégnation de l'idée traditionaliste du Temps Cyclique, présente toute au long du roman (jusque dans sa structure même).

Livre de combat, il l'est dans tous les sens du terme. Bien sûr, on n'est pas obligé d'en épouser tous les contours et d'en cautionner les moindres anfractuosités : c'est le combat

intérieur de Cyril, son *Jihad majeur*, et ce n'est pas forcément celui du lecteur. On a parfois envie de s'immiscer dans les conversations des protagonistes – preuve de leurs vivacités ! – pour leur expliquer les raisons pour lesquelles Louis Massignon et Marc-Edouard Nabe ne sont pas musulmans, et que ce dernier n'est pas le seul révolutionnaire à croire en l'attaque du World Trade Center par Al-Qaïda : un expert en terrorisme international (et musulman celui-ci !) en est également persuadé : Carlos ! L'essentiel, là comme ailleurs, c'est la Foi : premier d'une série que j'espère longue et, surtout, explosive, ce roman de Nicolas Deloffre est le signe – je me répète – du réveil des indigènes. Talmudique depuis 1789 et sioniste depuis une cinquantaine d'années, la France commence à enfanter une progéniture sévèrement assoiffée de justice transcendante, et qui la gêne un peu aux alentours. Il n'est pas anodin que l'Iran, une des clés du nouveau métapolitique et géostratégique mondial face à l'Empire occidental américano-sioniste, soit le premier pays à se précipiter pour accueillir en son sein ces enfants non reconnus par leurs parents. Une même pensée existe en effet entre les éléments de cette famille recomposée, une semblable foi forge cette communauté d'élection : comme le dit Cyril à Momo, *il faut qu'Issa revienne maintenant*.

Promenez-vous dans la rue, c'est-à-dire sur Internet : l'antisionisme croît de mois en mois, de jour en jour. Plus personne n'est dupe : les esprits s'illuminent, les âmes s'éveillent et les corps se raffermissent. Il n'y en a plus pour longtemps : l'Occident s'oxyde, et l'Orient se lève. L'antisionisme est latent dans la foule, comme un ferment en sommeil qui lèvera rapidement si le temps le permet.